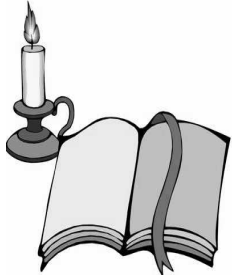




## Martin Luther : une conscience prisonnière de la Parole de Dieu



*Mai 1521. Allemagne, sur la route d'Erfurt.*

Les bois s'estompaient dans l'obscurité à mesure que le soleil disparaissait derrière les arbres. Seule la clarté de la lune baignait le chemin forestier. Les ombres dessinaient des formes de bêtes surnaturelles. Une légère brise effleurait les feuillages.

Tout était calme, on n'entendait que le craquement des branchettes sous les sabots des chevaux et le grincement rythmé des roues du chariot.

Ses occupants ne parlaient pas. Traverser la forêt la nuit était dangereux, surtout si vous transportiez un hérétique condamné.

Cet homme était assis sur la banquette, les yeux fermés, essayant de se reposer. Il n'avait pas dormi depuis des jours, et les cahots de la route qu'il endurait allaient certainement encore l'en empêcher. Une bouffée d'air frais le fit frissonner. Il fourra quelques-uns de ses livres dans son manteau, espérant ainsi barrer le passage au vent.

Il sursauta quand un cri strident et un rapide battement d'ailes parcoururent le ciel au-dessus de sa tête.

## La Chronique d'Éclési : Les Rénovateurs

« Qu'est-ce que c'était, Amsdorf ? demanda Luther en chuchotant.

— C'était le diable qui venait vous chercher, hérétique, grogna Amsdorf depuis le fond de la carriole, où il tenait le rôle de la sentinelle.

Un troisième homme, nommé Petzensteiner, secoua la tête :

— Ce n'était qu'un faucon, affirma-t-il, en changeant de position sur le banc de bois rugueux. Taisons-nous à présent. La nuit, les voix portent dans la forêt. »

Le premier voyageur se réinstalla dans son coin et tira sa capuche sur son visage. Il sentait son cœur ralentir et ses paupières s'alourdir. Il glissait dans un sommeil agité quand il entendit un bruit de sabots et des cris.

Le chariot s'arrêta brusquement, le projetant en avant. Il se réveilla. À la lueur de la lune, il devinait qu'ils se trouvaient dans une clairière, près des ruines d'une petite chapelle. Des silhouettes sombres, montées sur des chevaux, encerclaient la carriole.

— Où est le traître ? s'exclama l'un des hommes.

Luther se recroquevilla sur son siège. Amsdorf sortit son couteau.

— Je répète, où est Martin Luther ? insista le cavalier, qui portait une cagoule.

Ses compagnons serrèrent de plus près le chariot. Les passagers distinguaient à présent une douzaine d'arbalètes pointées sur eux.

Le cocher se retourna vivement.

— Là ! C'est lui ! s'écria-t-il en désignant d'un doigt tremblant le voyageur assis derrière lui.

## Martin Luther

Celui-ci se mit debout :

— Je suis Martin Luther. Et vous, monsieur, vous prenez un grand risque en nous arrêtant, car j'ai un sauf-conduit émanant de l'empereur.

— Il y a eu un changement, répliqua son interlocuteur. Nous allons vous conduire à destination.

— Mes amis sont armés, avertit Luther.

— Je vois le petit couteau que tient l'un des vôtres. Il rit. Votre camarade pense peut-être que ce qu'il a dans la main est plus rapide que le carreau d'une arbalète ?

Il pivota sur son cheval pour lancer un ordre :

— Saisissez l'hérétique et ses livres interdits ! »

Les arbalètes dirigées vers leur poitrine, Amsdorf et Petzensteiner ne purent s'opposer aux cavaliers qui empoignèrent Martin. Il se débattait et hurlait, tandis qu'ils lui liaient les jambes et les bras. Ils lui jetèrent une cagoule sur la tête et le hissèrent sur une monture.

En quelques instants, le calme était revenu dans la forêt. Les amis de Martin se regardèrent stupéfaits.

« En route ! » ordonna Petzensteiner au conducteur. Emmène-nous au village le plus proche, pour que nous puissions lancer une équipe à la recherche de Martin.



Martin fut secoué pendant des heures sur son cheval. Le groupe traversa des champs, pataugea dans des ruisseaux et parcourut des bois à bride abattue. Finalement, il s'immobilisa. Martin entendit le cliquetis des chaînes d'un pont-levis qu'on abaissait et le claquement des sabots sur les madriers, quand la bête le franchit. Il était si endolori qu'il glissa à terre dès qu'on le libéra de ses liens.

## La Chronique d'Éclésia : Les Rénovateurs

« Debout, traître. Nous n'allons pas te porter dans ces escaliers ! » s'exclama un de ses ravisseurs.

En haut, on lui enleva sa cagoule. Ayant été longtemps dans l'obscurité, il cligna des yeux à la lumière d'une simple bougie. Il mit un moment à s'y habituer. C'est alors qu'il reconnut le visage amusé qui le fixait.

« Hans de Berlepsch ? C'est bien vous ? »

Hans rit :

— Bienvenue au château de la Wartburg, Monsieur Luther. Je suis si heureux que ce bon chevalier ait pu vous délivrer sans dommages.

— À votre service, Monsieur de Berlepsch, dit l'homme en s'inclinant.

— Il aurait pu le faire plus doucement ! dit Martin en se frottant l'épaule. Le prince électeur est-il au courant de ma présence ?

— Le prince électeur Frédéric sait que vous êtes en sécurité, mais ignore que vous vous trouvez ici-même, dans sa propre demeure, expliqua Hans. Il fallait qu'il soit crédible lorsqu'il a affirmé au légat du pape, Aleandro, qu'il n'avait aucune idée du lieu où vous étiez.

— Spalatin n'a même pas voulu me dire, à moi, où l'on m'emmenait.

Hans haussa les épaules :

— C'était afin de vous protéger. Après l'expiration de votre laissez-passer, vous auriez dû affronter un certain nombre de personnes qui meurent d'envie de se faire une réputation. Vous auriez été exécuté.

Le chevalier se dirigea vers la porte.

— Je n'ai jamais autant apprécié une farce ! déclara-t-il. Vous êtes un bon acteur, Monsieur Luther.

## Martin Luther

Il disparut dans la cage d'escalier.

— D'ici demain matin, tout le monde vous croira mort, dit Hans.

— Même Amsdorf ?

— Amsdorf était l'un des rares à être de connivence avec nous.

Martin se rappela combien Amsdorf avait été prompt à sortir son couteau.

— Il était très convaincant. Je devine qu'il n'est pas en train d'organiser des recherches.

Hans se mit à rire :

— Tout ce qu'il désire, c'est une taverne où il pourra trouver à boire ; il l'a bien mérité.

Martin remarqua une pile de livres et du papier posés sur la table près de la chandelle :

— Et maintenant ?

— Voici votre demeure pour un peu de temps, Martin. Hans lui jeta un paquet de vêtements.

— Changez-vous. Et il ne faut pas quitter cette pièce avant que vos cheveux et votre barbe n'aient poussé. Nous ne pouvons prendre le risque que vous soyez reconnu.

— Et si quelqu'un s'aventure jusqu'ici ?

— L'escalier est escamotable, donc vous ne devriez pas avoir de surprise. Mais au cas où, vous êtes à présent le chevalier Georges. Je veillerai à ce que vos lettres soient remises à leurs destinataires, mais n'utilisez pas votre vrai nom et ne donnez aucune indication sur l'endroit où vous logez.

— Ce château est donc destiné à devenir mon Patmos ? Je suis en exil comme l'apôtre Jean ?

— Concentrez-vous sur le positif, Martin.

— C'est-à-dire ?

## La Chronique d'Éclési : Les Rénovateurs

Hans sourcilla :

— Vous n'êtes pas mort.

Martin grogna.

Hans désigna les livres :

— Et vous aurez tout le loisir de travailler à votre traduction de la Bible en allemand, sans être interrompu par les affaires politiques.

Martin jeta un coup d'œil aux titres, mais poussa les ouvrages de côté, avec impatience :

— Si c'est à cela que je dois m'employer, il m'en faudra d'autres.

— Donnez-moi une liste demain, alors.

— Et davantage de papier... J'écris vite.

— Le chancelier Spalatin sera là dans quelques jours et vous apportera ce dont vous aurez besoin, l'assura Hans, mais maintenant, je suggère que vous vous reposiez. Pour un moine, vous avez eu une nuit bien mouvementée !

— J'ai vécu quelques mois bien mouvementés, » corrigea Martin à mi-voix, tandis que la porte se refermait derrière Hans. Il revêtit rapidement les habits prêtés et à l'aide de la bougie, trouva une couche sommaire dans un renforcement.

Allongé sur le dos, il regardait fixement les coins ténébreux de cette chambre qui lui était étrangère. « L'exil, se répétait-il à lui-même. Ce que je souhaitais, c'était partager la bonne nouvelle de l'Évangile, alors que je suis à présent un homme traqué qui se cache dans la campagne allemande. »



Il se rappela sa propre quête de l'Évangile. Il avait été moine et étudiant en théologie à Erfurt. Il occupait ses journées à prier avec ses congénères et à lire les Écritures, mais

## Martin Luther

le soir il était tourmenté par ses péchés. Comment pourrait-il passer l'éternité avec un Dieu juste, alors qu'il était si coupable ? Il voulait être sûr que Dieu lui avait pardonné, mais comment en avoir la certitude ?

Il fit un pèlerinage à Rome. Avec des centaines d'autres comme lui, il monta à genoux les escaliers de la Scala Santa. Il faisait une pause à chaque marche et suppliait Dieu de lui pardonner ses fautes. Quand il fut en haut, il se retourna. Ses compagnons priaient avec acharnement, espérant que Dieu aurait compassion d'eux en remarquant leurs genoux ensanglantés et leurs larmes. « Est-ce là ce que Dieu exige de nous ? se demanda Martin. Dieu est saint et doit punir le péché, mais il est bon, aussi. Si nous devons marchander avec lui pour qu'il nous pardonne, pourquoi Jésus est-il mort ? » Il regagna Erfurt encore plus troublé et déprimé.

Ce printemps-là, il fut envoyé à Wittenberg pour y enseigner la théologie. Durant plusieurs années, il étudia et donna des cours. Il écrivit à d'autres érudits, remettant en question ce que l'Église lui avait appris concernant la délivrance du péché. Lorsqu'il commença à examiner l'épître aux Romains, il découvrit un verset stupéfiant : « *Le juste vivra par la foi,* » lut-il, tout excité. Il comprit alors que les Saintes Écritures affirment que le salut ne s'acquiert pas par les actes, quels qu'ils soient, mais uniquement par la foi en Christ. Il se mit à expliquer cette doctrine à ses élèves.

La crise survint quand un prêtre nommé Johann Tetzel arriva en Allemagne, avec un grand coffre-fort. Dans chaque village, il réunissait les gens pour leur annoncer un message du pape Léon X : « Si vous voulez sauver vos proches des flammes du purgatoire, donnez votre argent à l'Église,

## La Chronique d'Éclési : Les Rénovateurs

annonçait-il. Quand une pièce résonne dans le coffre, une âme jaillit hors du purgatoire ! »

Martin avait entendu parler de ce Tetzl qui quêta pour le projet de construction du pape, mais pourtant il en croyait à peine ses oreilles :

« Contre de l'argent, le pape nous fera entrer au paradis ? » s'écria-t-il, en colère.

Mais la foule l'ignorait. Il avait du mal à garder son équilibre, tandis que la marée humaine affluait pour jeter ses dernières pièces dans le coffre.

« Comment l'Église a-t-elle pu oublier la croix ? songea Martin, en secouant la tête. Il recula.

— La Bible affirme que c'est uniquement la justice de Christ qui apporte le pardon des péchés et non le fait de donner de l'argent à l'Église. Le pape n'a aucune autorité pour sauver qui que ce soit ! »

Martin savait qu'il devait remédier à cette erreur. Il regagna sa chambre, sortit une grande feuille de papier et passa le reste de la nuit à noter tous les points sur lesquels Tetzl et le pape se trompaient. Au matin, il avait rédigé 95 thèses en latin. Il cloua la liste sur la large porte de bois de l'église, espérant qu'on la lirait et réagirait.

Et c'est ce qui se produisit. On en discuta, on en parla. On la traduisit même en allemand, puis on la fit circuler. Des caricatures du pape se répandirent. Bientôt tout le pays fut en effervescence.

Martin continuait à prêcher et à enseigner la justice de Christ. L'année suivante, il publia un ouvrage intitulé *Résolutions sur les 95 thèses*, qu'il adressa au pape. On pouvait y lire :



## Martin Luther

*« Les prêtres peuvent déclarer que nous sommes pardonnés, écrivait-il, mais ils ne possèdent pas le pouvoir d'ôter nos péchés. La seule chose qui nous sauve est la foi en la promesse de Christ. L'Église a besoin d'une réforme ! Ce n'est pas l'affaire du pape ou de ses cardinaux, mais celle du monde chrétien tout entier, tourné vers Dieu seul. »*

Martin dédia le livre au pape Léon X.

Le pape exigea la démission sans conditions de Martin de son poste de professeur de théologie. Martin refusa. Il rédigea de nouveaux ouvrages, débattit avec d'autres théologiens, nia être hérétique. Léon X menaça de l'excommunier.

Martin voulait un procès pour pouvoir expliquer en personne ce qui n'allait pas dans les enseignements de l'Église. Il sollicita l'aide de son ami Spalatin, secrétaire du prince électeur allemand Frédéric le Sage. Frédéric était en froid avec Rome et demanda à l'empereur Charles Quint d'accorder à Martin le droit légitime de s'exprimer. Il donna son accord et promit à Martin un sauf-conduit pour se rendre à Worms, où aurait lieu l'audience devant des ecclésiastiques de haut rang et les princes allemands.

Le jour de son départ resta gravé dans sa mémoire. Des amis se rassemblèrent, les larmes aux yeux, pour lui dire au revoir.

« Proclame la vérité seule, le pressa Mélanchthon, son ami à la silhouette élancée, professeur comme lui.

— Tiens bon.

Martin posa la main sur l'épaule de son camarade :

— Même si je meurs, tu dois continuer à prêcher la puissance de la croix.

## La Chronique d'Éclési : Les Rénovateurs

Melanchthon secoua la tête.

— Dieu t'a donné un protecteur en Frédéric le Sage, Martin. On t'a affirmé que tu aurais un laissez-passer.

— C'était pareil pour Jean Hus il y a un siècle et il a été condamné au bûcher ! Alors maintenant les gens me nomment le Hus de la Saxe !

— Assez, Martin. Amsdorf t'accompagne. Tu n'as rien à craindre. »

Mais quand la carriole s'ébranla dans une secousse, Martin était certain de ne jamais revoir Wittenberg.

Lui, Amsdorf et le reste du groupe se dirigèrent vers l'ouest, en direction de Worms. Martin fut impressionné par l'accueil qu'ils reçurent dans toutes les villes qu'ils traversaient. Les gens suivaient sa voiture et lui faisaient signe. Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, des foules s'amassaient le long de la route pour l'écouter prêcher.

« Défendez la vérité ! criaient-ils. Défendez l'Allemagne !

Amsdorf devait, au bout d'un moment, chasser l'attroupe-ment :

— Poussez-vous pour que nous puissions avancer ! Martin Luther ne pourra rien défendre s'il n'arrive jamais à Worms. »

Le voyage dura deux semaines. Lorsque Martin parvint à destination, la cité entière l'attendait. Des trompettes l'annoncèrent. Des centaines de personnes l'escortèrent dès qu'il franchit les portes. Il avait à peine jeté un coup d'œil à sa chambre, quand les princes arrivèrent pour le saluer.

Tout le pays était en effervescence, à cause de ce moine qui défiait le pape.

Le jour du procès, Martin revêtit la tunique de l'ordre des Augustins et entretint sa tonsure.

## Martin Luther

Des gardes espagnols, alignés à l'entrée du grand vestibule, s'écartèrent pour le laisser passer. La salle était remplie de dignitaires, dont les sept électeurs qui gouvernaient les territoires de l'empereur. Frédéric le Sage et son secrétaire Spalatin figuraient parmi eux. Au premier rang, des représentants du pape portant leurs robes et calots écarlates étaient assis sur des gradins. Ils dévisageaient ouvertement cet homme qui avait osé braver les enseignements de l'Église.

Bientôt Martin se trouva face à face avec Charles Quint, paré de son splendide manteau. Devant lui, sur une table basse, était posée une pile de livres.

Le chancelier Johann Eck se leva et se dirigea vers cette table, devant laquelle il fit les cent pas pendant une bonne minute :

« Martin Luther, vous avez été convoqué ici pour répondre à deux questions.

Il se retourna soudain vers Martin, le bras levé d'une façon théâtrale, la manche retroussée jusqu'au coude. Il désigna les ouvrages :

— Avez-vous rédigé ceci ?

— Il n'y aura pas de débat, songea Martin, saisi de crainte. Je vais être brûlé comme Hus !

Eck s'approcha :

— Allez-vous revenir sur ce que vous avez écrit là ?

— S'il vous plaît, chancelier, donnez-nous les titres.

Eck fronça les sourcils, mais tripota les ouvrages, lisant rapidement : « *Des bonnes œuvres ; De la liberté du chrétien ; À la noblesse chrétienne de la nation allemande ; Explication du Notre Père* »... cela dura un moment.

—Voilà, dit-il quand il eut terminé. Martin Luther, Sa

## La Chronique d'Éclési : Les Rénovateurs

Sainte et Invincible Majesté Impériale vous a enjoint de renier ces livres. Les avez-vous écrits ?

- Ils sont de moi, et j'en ai rédigé encore d'autres.
- Allez-vous les désavouer ?
- Étant donné qu'il s'agit des questions touchant la foi et le salut des âmes, je demande un délai pour réfléchir.

Les conseillers se pressèrent autour de l'empereur pour discuter de la requête. On entendit bougonner les princes déçus, qui s'attendaient à plus de spectacle.

Revenant au milieu de la salle, Eck fit face à Martin :

- L'empereur vous laisse une journée. Utilisez bien ce temps. Vous serez rappelé demain. »

Martin se réfugia dans sa chambre et tomba à genoux près de son lit.

« Père céleste, que dois-je faire ?

Son cœur cognait dans sa poitrine et ses paumes étaient moites. Il s'efforça de se concentrer sur sa prière, plutôt que sur sa peur.

— Tout ce que je désire, c'est être ton fidèle serviteur. Tu m'as montré que je ne pouvais pas obtenir mon salut par décret du pape, ou l'acheter à Tetzl. Tu m'as révélé que je ne devais pas me fier à mon propre repentir, mais seulement au sacrifice de Christ sur la croix. Tu m'as montré que l'Église s'est corrompue et que les évêques ne sont plus différents des seigneurs et des nobles qui volent les pauvres. Tu m'as sûrement enseigné cela dans un but. Je suis certainement ici pour autre chose que mourir !

Martin joignit les mains pour essayer de les empêcher de trembler, puis réalisa qu'il avait cessé de prier. Ses yeux s'ouvrirent soudain et il jeta un coup d'œil furtif autour de lui dans l'obscurité :

## Martin Luther

— Diable, je ne vais pas céder à la frayeur. N'interromps plus mes prières ! s'écria-t-il. Christ est miséricordieux, je ne renierai aucun mot.

Il se mit debout et ouvrit grand les bras :

— Utilise-moi pour apporter la réforme dans ton Église, Seigneur. Tue-moi s'il le faut, mais sers-toi de moi ! »

Il passa la nuit courbé sur ses livres, en prière.

Le soir suivant, on le convoqua de nouveau. Les lumières des flambeaux vacillaient le long des murs, projetant de longues ombres sur les visages. Le public était encore plus nombreux que la veille.

Martin s'inclina devant l'empereur. Le chancelier Eck se mit à parler avant même qu'il se fût redressé :

« Martin Luther, Sa Majesté Impériale vous a gracieusement donné la possibilité de réfléchir à ce que vous alliez répondre devant cette cour. Le délai est écoulé. Avez-vous rédigé ces livres et voulez-vous les récuser ?

Martin parcourut lentement le cercle formé par l'assistance. Ses yeux noirs étincelaient. Il était déterminé à avoir son débat.

— Ce sont mes ouvrages, confirma-t-il. À moins...

Eck leva la tête et le dévisagea.

— À moins que quelqu'un n'ait glissé dans le tas un écrit qui ne serait pas de moi.

Eck lui lança un regard furibond et ignora le sous-entendu :

— Défendez-vous l'ensemble de ces livres ou y en a-t-il certains que vous désirez renier ?

Martin prit une profonde inspiration et se plaça à un bout de la table :

## La Chronique d'Éclésià : Les Rénovateurs

— Seigneur Empereur Sérénissime, illustres princes, commença-t-il. Il y a ici trois sortes d'études. D'abord celles où je parle de la foi chrétienne et des œuvres bonnes, d'une façon claire et appropriée. Mes amis et ennemis sont d'accord avec ces enseignements, donc je ne puis les désavouer.

Il alla vers le milieu :

— Il y a aussi des livres que j'ai écrits contre le pape. Les renier équivaldrait à encourager sa tyrannie, donc c'est impossible.

La foule murmura, mais Martin leva la main et se dirigea vers l'extrémité de la table :

— La troisième catégorie attaque ceux qui ont soutenu la dictature de Rome. J'admets que les mots employés sont souvent trop violents et durs.

Il fit une pause. Les dignitaires se penchèrent en avant sur leurs sièges.

— Tout en regrettant le ton utilisé, poursuivit Martin, je ne puis revenir sur le contenu de ces ouvrages.

On entendit des chuchotements. Eck plissa le front ; il s'impatientait :

— Vous devez répondre simplement et convenablement à la question. Allez-vous faire marche arrière ou non ?

Martin grinça des dents, frustré de ne pas pouvoir entraîner Eck dans une discussion pour expliquer ses doctrines :

— Très bien ! Puisque Votre Majesté Sérénissime et Vos Seigneurs requièrent une réponse franche, je vais vous en donner une.

Martin croisa les bras sur sa poitrine et se tourna résolument vers Eck :

— Je ne place pas ma foi uniquement dans le pape ou les conciles, qui se contredisent les uns les autres. Ma conscien-

## Martin Luther

ce est prisonnière de la Parole de Dieu. En l'absence de conviction fondée sur le témoignage des Écritures, je ne puis, ni ne veux, revenir sur rien, car il n'est ni sûr ni salutaire d'agir contre sa conscience.

Martin fit face à l'empereur, les bras ouverts :

— Me voici ! Je ne puis faire autrement ! Dieu me vienne en aide. »

Le conseil délibéra plusieurs jours pour statuer sur le cas de Martin Luther.

« Qu'est-ce qui prend tant de temps ? interrogea Martin, quand Spalatin vint lui rendre visite.

Spalatin lui tendit une note émanant du prince électeur Frédéric. On y lisait : « *Père Martin a parlé admirablement. Mais, pour moi, il est trop direct.* »

— Vos partisans, ainsi que vos ennemis, sont puissants, dit Spalatin. Ce qui nous préoccupe le plus pour l'instant, c'est que le peuple vous soutient. Des affiches sur lesquelles figure une botte de paysan sont placardées dans toute la ville.

— Les paysans menacent de se rebeller contre leurs princes à cause de moi ?

— Pas seulement, mais vous les avez sûrement incités à remettre les choses en question. Vous êtes devenu dangereux.

— Je serai déclaré hérétique, n'est-ce pas ?

— Oui, sans aucun doute. Le prince électeur m'a dit que Charles Quint avait exprimé clairement son intention de continuer à appuyer l'autorité de Rome, comme l'ont fait ses aïeux.

Martin se jeta sur son lit :

— Alors, c'est fini pour moi !

— Ne dramatisez pas tant, Martin. Vous oubliez que vous

## La Chronique d'Éclési : Les Rénovateurs

avez des amis influents. Vous serez excommunié par le pape, mais l'empereur ne veut pas prendre le risque d'un soulèvement populaire. Vous devez arrêter de prêcher et retourner directement à Wittenberg. Il vous accordera un sauf-conduit pour les vingt-et-une prochaines journées.

— Vingt-et-un jours ! Et ensuite ?

Spalatin fit un large sourire et se pencha en avant :

— Frédéric le Sage ne désire pas perdre son professeur favori. Nous avons un plan. »



C'est le sourire malicieux de Spalatin dont Martin se rappelait, alors qu'il était couché sur son lit dans la petite chambre du château de Wartburg.

« Me voici donc ici, pensa-t-il, découragé. Je suis enseignant en théologie dans une église qui est sur le point de me condamner. Je suis un fugitif devant l'homme le plus important au monde. Et à présent, je suis coincé avec quelques livres insignifiants, attendant que mes cheveux repoussent ! » Il se retourna et enfouit son visage dans sa manche.

Quand Spalatin arriva quelques jours plus tard, il trouva Martin installé à sa table. Il était courbé sur la traduction de la Bible d'Érasme et griffonnait sur un tas de papiers.

« Alors, c'est vrai, dit Spalatin. Vous êtes aussi laid avec une barbe que vous ne l'étiez sans.

Martin leva la tête, surpris :

— Spalatin ! Comment êtes-vous monté ?

— Vous n'aviez pas relevé l'escalier. Peut-être n'êtes-vous pas le génie qu'on prétend que vous êtes.

Martin haussa les épaules et déchargea son ami d'un sac de livres :



## Martin Luther

— Il était temps que vous veniez. Je ne peux rien faire sans ces ouvrages. Je deviens fou ici.

Spalatin rit :

— Il n'y a que quelques jours que vous êtes là, Martin !

— Je suis le chevalier Georges, pour vous.

Martin le regarda d'un air furieux.

— Qu'est-ce que vous reprochez à cet endroit ? C'est calme, vous avez une fenêtre et une pile de livres, et je vois que vous avez déjà fait gicler de l'encre partout sur le mur. Vous êtes comme chez vous.

— Je suis encore tout meurtri des suites de ce plaisant rapt que vous avez organisé et mon estomac ne supporte pas l'épouvantable cuisine de Berlepsch.

— Il ne supporte la cuisine de personne, déclara Spalatin.

Il s'empara d'un tabouret qui se trouvait sous la table et s'assit, tout en tirant de son gilet un paquet plat ficelé.

Martin l'observa, soupçonneux :

— Est-ce ce que je pense ?

— Oui, l'Édit de Worms.

Spalatin le lui tendit, en fronçant les sourcils.

— Le conseil a rendu son jugement. Il fallait s'y attendre. Vous êtes un hérétique, vous serez condamné, etc., etc.

Martin déplia le document sur ses livres et l'examina rapidement :

— Si je suis mort, cela n'a plus d'importance ?

— La plupart des gens le croient, mais le légat du pape, Aleandro, n'est pas stupide. Il espère que vous vous tenez caché, afin de pouvoir continuer à vous pourchasser. Il a traité Frédéric le Sage de renard sournois et affirme qu'il ment lorsqu'il prétend ignorer où vous êtes.

## La Chronique d'Éclésià : Les Rénovateurs

— Je serai bientôt mort si je dois rester perché ici !

Martin déchira l'édit et le brûla à la bougie placée sur son bureau.

— Si vous évitez de brûler le château d'abord, je demanderai à Berlepsch si on peut vous faire sortir prendre l'air.

— Et que dit-on dans les villes ?

— Votre disparition semble stimuler votre vieux camarade Karlstadt, à Wittenberg. Il avait grande envie de mener une rébellion. Mais les gens souffrent, car les princes prennent des mesures sévères contre les insurgés. Le prince électeur est fort mécontent de lui.

Martin sauta sur ses pieds.

— J'irai à Wittenberg le raisonner.

— On a besoin de vous ici, chevalier Georges, lui rappela fermement Spalatin. Si quelqu'un vous reconnaît, vous serez certainement exécuté. Comment pourrez-vous diriger une réforme si vous n'êtes plus en vie ?

Martin lui lança un regard furibond, mais il savait que son ami avait raison, du moins pour le moment.

Spalatin se leva et remit son chapeau :

— Je dois retourner chez Frédéric le Sage, mais je reviendrai, et j'apporterai volontiers les livres dont vous aurez besoin pour votre projet de traduction.

Il se pencha au-dessus de la table et, de son long doigt, tapota la pile de papiers :

— Faites ce que vous savez si bien faire, Martin. Utilisez votre plume pour la gloire de Christ. »

Il disparut.

Martin commença à trier les livres et lettres que Spalatin lui avait remis, puis se souvint de l'escalier escamotable. Des

## Martin Luther

deux mains il tourna la manivelle qui l'actionnait et ferma la porte. De retour à son bureau, il retrouva l'endroit où il s'était arrêté dans le Nouveau Testament grec d'Érasme.

« Si le repas de ce soir est aussi décevant que celui d'hier, j'aurai fini ce chapitre avant de me coucher, » murmura Martin.

Puis il reprit sa plume d'oie.



*Dans sa petite cellule de la Wartburg, Martin Luther traduisit le Nouveau Testament en allemand en onze semaines. Il choisit ses mots si soigneusement que son travail devint la base de la langue allemande moderne.*

*Il demeura au ban de l'empire le reste de sa vie, mais cela ne l'empêcha pas de prêcher et d'écrire. Il appela ses adeptes à obéir à leurs conducteurs et ces derniers à se conformer aux Écritures. Il fut bientôt considéré comme le plus grand leader d'un mouvement qui allait être connu sous le nom de Réforme protestante. Martin n'était pas toujours d'accord avec les autres Réformateurs sur leurs interprétations de la Bible, mais il eut une puissante influence sur eux tous.*

*À l'âge de quarante-deux ans, il épousa Katarina de Bora, ancienne religieuse et ils eurent six enfants. Martin Luther mourut le 18 février 1546.*